

DE DEUX CHOSES L'UNE (extrait)

Pénétrer dans un appartement.

Souci du détail.

Pêcher des images, les siennes.

Comme des séries d'événements, uniques, je tente de les retenir inconsciemment.

Elle me montre le salon, la cuisine et sa chambre.

Là tout se perd... nous nous penchons trop vite et les baisers naissent enflammés.

Plus de notions de convenabilité, les corps s'épilent et se découvrent bien vite... trop vite.

Ce sont des mots nés sur Internet qui font ainsi naître ces étreintes, c'est fou...

Des syllabes agencées, sûrement trop décorées, qui nous font goûter ces langues comme une brasse conquérante, là : le duel de la salive inqualifiable.

Est-ce bon, est-ce mauvais ?

Conscience, mauvaise conscience ?

Lâchement les questions sont repoussées à demain et leurs réponses bien après.

Nous savons que tout est bien rapide et que déjà se dilapide une histoire probable... lui

touchant le bas du dos, je me sens vampire et dans son regard lit l'innocence ou ce maquillage

qui s'est transformé en don du moment que nous savourons de tout notre corps... plus de cœur

c'est le chant de la frénésie amoureuse... Petit à petit et très vite la chaire est nue et s'enlace.

Nous découvrons nos odeurs à l'orée d'une pénétration.

Le désir salive, les effets d'échange sont immédiats, sans style, nos dictées sont celles de

l'appel au plaisir, nous nous y livrons sans reçu... comme des vagues sensuelles, notre marée

monte et s'en échappe des sourires d'enfants jouant aux adultes. Dans cette danse mon regard s'égaré sur sa chambre...

Cette pièce troublante, rien ne bouge, les meubles sont posés, le stylo éteint, il n'y a que nos corps qui donnent un mouvement à l'atmosphère.

Et le jeu de la prise en main et le jeu qui frise nos fesses...

Nos sexes ne se sont pas encore présentés pour le moment, nos surfaces aiguissent nos désirs.

Nous ne prenons finalement pas le temps d'en prendre.

Le bonheur, tel qu'il peut se faire juger, est là, il sera sûrement court et c'est pourquoi nous y perdons haleine. Je sens son regard épiant les défauts de mon corps, moi je n'arrive pas à la qualifier et voilà ce qui m'effraie...

La vaillance de l'intérieur crée son entretien... il est temps de glisser l'armure contemporaine de la sexualité, le cellophane de la dite liberté qui préserve de la maladie tout en se réservant le droit d'un jour pouvoir se détacher de son ? utilité ?. Une fois réconfortés nous sommes prêts à rentrer dans la valse intérieure.

Et une nouvelle frayeur m'appelle et me somme de m'arrêter.

Alors justement surprise, elle me regarde m'allonger à côté d'elle sans nous avoir consommés.

Le léger sourire qui précède est un nouveau souvenir qui ne me quittera plus. Je ne peux que le couvrir d'un baiser de nos lèvres disposées à s'éloigner.

Puis...

Puis, elle descend alors sur les strates de mon corps et s'approche, soupirante, vers le bas étage. Avant d'accéder à la partie cachée de la foule, elle déposera un baiser à la hauteur de mon cœur qui ne me traversera pas.

Angoisse.

Devrai-je arrêter si je n'ai pas l'émotion, voir le soupçon, d'un vrai amour ?

Je ne sais plus, mais de ne pas rester pour une fois sur une question ôte la souffrance de ma rupture passée.

Elle se retrouve à m'apporter désormais le plaisir muet et ambigu verbal. Là où le bonheur du corps masculin est insaisissable, là où elle pourrait à jamais me scier si elle remplaçait le baiser par la morsure irréparable...

... passionnée, elle fait renaître...

le désir maquillé chasse toute mauvaise conscience pour se retrouver prête à finir le puzzle de nos corps. Les pièces assemblées, l'image de notre amour est constitué et enfin nous pouvons nous abandonner à écrire ensemble le chapitre dans sa totalité jusqu'à la dernière page qui n'aurait aucun mot juste pour rendre la délicate force de notre plaisir le plus secret.